

BARREAU DE PARIS

ÉLOGE
DE RAYMOND POINCARÉ

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DE LA CONFÉRENCE DES AVOCATS

Le 4 Décembre 1937

PAR

M^{lle} Lucienne SCHEID

AVOCAT A LA COUR

PREMIER SECRÉTAIRE DE LA CONFÉRENCE

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE L'ORDRE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)

—
1938

BARREAU DE PARIS

ÉLOGE
DE RAYMOND POINCARÉ

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'OUVERTURE DE LA CONFÉRENCE DES AVOCATS

Le 4 Décembre 1937

PAR

M^{lle} Lucienne SCHEID

AVOCAT A LA COUR

PREMIER SECRÉTAIRE DE LA CONFÉRENCE

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE L'ORDRE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)

—
1938

BARREAU DE PARIS

ÉLOGE DE RAYMOND POINCARÉ

DISCOURS

Prononcé à l'ouverture de la Conférence des Avocats

Le 4 Décembre 1937

par M^e Lucienne SCHEID

Avocat à la Cour

premier secrétaire de la Conférence.

MONSIEUR LE GARDE DES SCEAUX,

MONSIEUR LE BATONNIER,

MESSIEURS LES MINISTRES,

MESSIEURS LES BATONNIERS,

MESSIEURS,

MES CHERS CONFRÈRES,

Si le bâtonnier Poincaré, surpris brutalement par sa lente agonie, n'a pu vous donner sa dernière parole, il vous a dédié, du moins, une minute de son dernier silence.

Alors, debout, au pied de ce Palais salué par le cortège immobile, tandis que vous écoutiez, pendant cette halte suprême devant l'éternité, le rythme lent des

glas qui recréent le temps aux morts et mesurent aux vivants une âme égale, vous avez compris que, par delà l'homme, les vertus que vous aviez prêtées à Raymond Poincaré, c'était à la France qu'elles étaient allées.

Celui qui avait été ministre à trente-trois ans, académicien, cinq fois président du Conseil, président de la République et bâtonnier et qui, allant vers la tombe, emportait la renommée d'avoir deux fois sauvé le pays, avait mérité de passer la première nuit de sa mort au Panthéon, non sous les voiles noirs des deuils stériles, mais sous les voiles pourpres de l'immortalité.

Deux jours plus tard, il reposait en Lorraine, dans l'enclos où il avait voulu rejoindre les siens : des tombes sans pierre, couvertes de pervenches, où le bruissement de l'air, le cri d'un oiseau, l'herbe qui tremble, apportent les plus légers des bruits du monde, et où l'appel d'un enfant, les cloches du village, le grincement d'un chariot dans le tendre du chemin, apportent les plus simples des bruits de la vie.

Double image d'une existence, Messieurs, dont la poursuite fut si harmonieuse et si parfaite, qu'elle n'eut point besoin du recul de l'Histoire qui estompe sur les visages l'ombre des communs défauts, pour apparaître comme un double symbole :

Symbole de la France qui sait préparer des hommes pour les heures tragiques,

Et symbole de l'éternel héritage Lorrain.

* *

Raymond Poincaré est né le 20 août 1860, dans la grande maison de la rue Nève, à Bar-le-Duc. Son grand-père était aussi celui de Henri Poincaré et d'Aline Emile-Boutroux. Son père, qui était ingénieur des Ponts et Chaussées, avait épousé Nanine Ficatier, la petite-fille de Landry Gillon, conseiller à la Cour de cassation, neuf fois député de la Meuse.

Ainsi Poincaré n'est pas que l'héritier d'une double lignée de polytechniciens et de juristes, il est encore le descendant de cette bourgeoisie active et libérale qui dès l'Empire avait compris que les temps étaient achevés « de s'asseoir au bord de la route, pour regarder passer la foule ». Et c'est peut-être pour cela que la préoccupation de la chose publique lui apparut comme un devoir : « La politique digne de ce nom — devait-il écrire — est celle qui n'est ni un métier, ni un divertissement, mais une obligation essentielle et primordiale à laquelle nul ne peut se soustraire. »

Nanine Poincaré qui fut une mère exquise et d'une inquiète naïveté, à l'image de Manon Renan, ne devait-elle pas répondre à son fils qui lui annonçait qu'il était ministre de l'Instruction publique : « Ministre, ce n'est pas une situation pour un jeune homme ! », surveille avec souci les premières études de Raymond.

A neuf ans, il entre au lycée. Ce sont alors dans le vaste logis des pays de l'Est, où il semble que le soir

tombe avant l'heure, tant il y fait froid, les leçons apprises et les devoirs recopiés, près du haut poêle de faïence autour duquel s'auréolent la chaleur et l'intimité de la maison. Un an plus tard, c'est la défaite, et les bataillons prussiens qui traversent la ville, et dont l'enfant, malgré l'appel des fifres et des tambours qui le pousse vers la fenêtre, se bouchant les yeux avec les poings, ne veut retenir que le bruit lourd des pas qui domine encore celui de la fanfare. Trois ans après, les mêmes bataillons défilent à nouveau dans les rues, mais vers l'Est cette fois, et aux sons légers des cloches. Et le petit Raymond écrit sur son cahier : « Ceux qui ont vu ces choses ne pourront jamais les oublier ».

Puis des années passent, au rythme des prix d'excellence.

A seize ans, interne à Louis-le-Grand, Raymond y prépare sa philosophie avec Pfister, Baudrillart, André Hallays, Paléologue, Émile de Saint-Auban.

Ce premier contact avec Paris devait le remplir d'inquiétudes, et en provincial sincère — ils sont rares — il avoua sa déception.

Les séductions de Paris, aussi ténues que les lumières tremblantes de son ciel, aussi diverses que son innombrable passé, veulent être longuement méritées. Il faut des mois pour que l'horizon des admirations novices dépasse la crinière rigide des chevaux de Marly.

Découvrant que l'on ne devient Parisien ni par droit de résidence, ni par le privilège d'une révélation, mais que cette vertu indéfinie, comme un subtil mais exact

burin, cisèle les personnalités sans atteindre le tuf originel, Poincaré comprit mieux combien il appartenait à la Lorraine.

Et quand il s'y rejeta aux vacances, ce fut moins pour y rêver d'avenir que pour s'y interroger sur lui-même, au long des sentiers qui croulent entre leurs pierres, parmi les chardons que la pluie gonfle et bleuit, et là où la forêt s'achève avec la maladresse brutale d'un vers interrompu, dans le pâle éblouissement du ciel gris et des champs moissonnés.

Alors il lisait de tous ses yeux la leçon de la terre, où les meules maigres mais régulières et serrées lui disaient le travail sans repos des générations, et où, de loin en loin, une colline blessée, un clocher sans village, lui murmuraient la douloureuse histoire des défenses nécessaires.

Et quand de la vallée montait l'appel d'un paysan, il écoutait chanter ce langage lent qui révèle moins l'expression fatale et stratifiée par l'habitude qu'une langue apprise avec amour, parce qu'elle a été choisie.

Ainsi la Lorraine préparait Poincaré.

C'était le siècle de la durée.

C'était, sur la colline, le dialogue de Renan avec les ombres du passé qui habitent les ruines des temples.

C'était Bergson, évaluant le temps à la qualité de nos états d'âme, mythe moderne où les Parques seraient sentimentales!

C'étaient les physiciens, qui d'âge en âge prétendent

porter sur l'univers un regard nouveau qui leur révèle la vraie sagesse, et qui y lisaient maintenant, par delà les règles précises et immuables qui ordonnent son équilibre, l'avenir illimité de la Science qui les avait définies.

Et Poincaré écrivait sur son carnet : « L'immortalité, c'est travailler à une œuvre durable. »

Dans le même temps, c'étaient les Normaliens de 48 : Taine, Berthelot, About, Prévost-Paradol, débordant le domaine de la critique didactique, pour prendre parti sur les événements et pour juger les hommes.

Henri Poincaré écrivait : « Je ne puis séparer la vérité scientifique de la vérité morale, dont la justice est un aspect. »

Barrès, quittant les jardins des Béréenices pour rénover le nationalisme.

Ce n'était plus le : « Socrate, occupe-toi de poésie », mais : « Poète, mathématicien, juriste, inquiète-toi de ton pays. »

Ainsi le siècle préparait Poincaré.

Cependant le jeune homme écrivait dans son journal : « Il est doux de dormir à l'aurore et d'ignorer ce qui se passe autour de nous. Il est doux de rêver au matin de la vie et de ne la point connaître ». Rêverie sévère, Messieurs... il suit les cours de l'École de Droit.

Doublement dirigé vers les Lettres et vers les Sciences, Poincaré avait renoncé à Polytechnique, par horreur de l'internat, et à la littérature, parce qu'André Theuriet l'en dissuadait!

A la vérité, comblé de tous les dons, celui qui était toute lucidité et toute volonté, eut au long de sa vie la sagesse de laisser sa carrière se dessiner au gré des circonstances, mais en s'imposant sans cesse la devise d'Horace et celle de Cicéron : « Être toujours le premier et tâcher de dépasser tout le monde ».

C'est alors qu'il vous vint.

La Conférence du stage devait d'abord déconcerter cet esprit logique, profond et obstiné.

C'était la mode des idées générales, et sous les voiles des périodes harmonieuses, on avait quelque peine à discerner le corps des idées précises. Deux ans après, il était premier secrétaire. Un autre s'appelait Alexandre Millerand. Ce sont des palmarès et non des programmes que les Grecs inscrivaient au fronton des Écoles.

Si la rentrée de Décembre est pour tous les secrétaires une épreuve redoutable, elle est pour quelques-uns l'instant où se précisent les ambitions et se révèlent les caractères.

Écoutez Poincaré nous parler de Dufaure : « Ennemi des déclamations creuses, refusant de s'élever aux doctrines synthétiques avant d'avoir procédé d'abord à une stricte analyse des questions, il fit preuve d'une indomptable faculté de travail. Honnête, en politique, plus qu'aucun homme de son siècle, il le fut, passez-moi l'expression, avec une sorte d'entêtement au milieu des cupidités et des petitesses d'autrui. Passe le tourbillon des choses, la fantasmagorie des pouvoirs, cette puissante nature n'en sera pas ébranlée. » Et même quand il cite

son modèle : « l'indépendance nationale et la liberté sont deux saintes et grandes choses que nous ne devons jamais songer à sacrifier », Poincaré faisant l'éloge de Dufaure, faisait l'éloge de Poincaré.

Il allait maintenant se préparer à le mériter.

Du Buit, qui plaide les gros dossiers de l'époque, sur le certificat de son discours, le prend dans son cabinet.

Une activité de collaborateur ne saurait suffire à Poincaré : Rédacteur au *Voltaire*, où il tient la rubrique judiciaire, et même, celle de la mode... par intérim, il critique, dans la *Revue Libérale*, Jules Lemaitre et Zola.

Mais il est à ce moment de la jeunesse, où l'activité extérieure pèse sur l'avenir d'un moindre poids que les amitiés que l'on conquiert, les convictions que l'on accepte, les disciplines que l'on se crée.

Et la règle à laquelle il se plie est rude. Il semble qu'il ait compris déjà ce que Foch devait si durement exprimer : « La réalité moderne des combats, c'est qu'on n'y étudie pas; simplement on fait ce que l'on peut pour appliquer ce que l'on sait. Dès lors pour pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup, et bien ».

Alors il apprend.

Doué d'une indicible mémoire, il l'entraîne sans pitié : dévidant dans le repos de sa pensée absente les strophes les plus houleuses de la Légende des Siècles.... anti-thèse qui aurait déplu à Victor Hugo.

Licencié ès lettres, il s'astreint encore à lire tous les matins des pages classiques dans l'une des langues qu'il

entend : le latin, le grec, l'italien, l'allemand. Habitude que connaîtra l'Élysée.

Avide de tout, questionnant Henri Poincaré sur les mathématiques. Émile Boutroux sur la philosophie, tenaillant les livres pour en arracher la substance, il travaille. Exigence que satisfera toute sa vie.

Il fréquente Millerand, et aucune politique ne saura briser cette amitié. Il se lie avec Nobel, et dans leur grande affection, ne s'interposa jamais cette gêne faite de réticence profonde et d'agressive timidité qui rendait Poincaré malhabile à l'abandon; avec Maurice Bernard, qui, éblouissant, mondain, irrespectueux, rieur, sera dans le livre grave de ses amitiés, comme le chapitre de la fantaisie, celui que feuillette souvent le sage, car il garde dans un coin du cœur la candide nostalgie des faiblesses qu'il n'a pas eues.....

Mais quand il arrivait, à ce sage, de méditer sur le problème de la vie, comment répondait-il?

Si c'était le siècle de la durée, c'était aussi, corollaire inattendu, mais logique, le siècle du néant.

La récolte de la science était incroyablement drue.

Chaque jour, un venin nouveau devenait inoffensif.

Chaque nuit, un champ encore obscur du ciel avouait une étoile, les vents n'étaient plus seuls à franchir le silence des espaces, et les savants enseignaient que les miracles qui posent en postulat qu'ils sont inexplicables, ne sont que des mirages.

L'on devenait incroyant, non par irrespect ou libertinage, comme au XVIII^e siècle, non par orgueil ou par

humanisme, comme sous la Révolution, mais avec une pointe de regret, et par impossibilité d'expérimentation...

Et comme on venait de réapprendre que la nature ne connaît pas le vide, à la place de Dieu, on proposa la notion du néant.

Mais ce siècle était heureux et on atténua le néant par des épithètes : il était infini, profond ou provisoire.

C'était un néant mondain qui composait complaisamment avec la morale dans laquelle avaient été élevés ces savants. Aussi ce fut sans inquiétude qu'ils transmirent à leur fils cette morale qui se survivait, assortie de ce scepticisme nostalgique.

Ils ne pouvaient pas savoir qu'à ceux-ci durant quatre années, jour après jour, le néant devait apparaître, non plus comme une spéculation intellectuelle, mais comme une image souillée, comme une sensation dégradante, et que ceux qui ne retrouvèrent pas la foi, durent, pour pouvoir y vivre, se construire un monde nouveau.

Mais si nous connaissons la réponse du siècle, sur les convictions profondes de Poincaré nous ne savons presque rien : quelques confidences du jeune homme, en contradiction avec celles de l'adolescent, puis une extrême discrétion et bientôt le silence.

Respectons cette réserve que ménagent si parfaitement la tolérance et la laïcité, qu'il défendra comme des libertés républicaines et non comme les dogmes de l'incroyance.

* *

Le grave et laborieux prélude de sa vie s'achevait, Poincaré était prêt.

Le général Boulanger, cette séduisante image, suscitée par Bismarck, colorisée par Freycinet, multipliée par l'illusion parisienne, gaspille ses couleurs, se brouille et s'évanouit dans la grisaille d'un matin.

Puis c'est cette grande chimère dont on brise, en police correctionnelle, les ailes... un peu tachées : Panama.

Un grand remous dans l'opinion, qu'apaise un renouvellement dans le personnel politique. Le parti conservateur des monarchistes de Juillet reconnaissant — enfin — qu'il est vain de maintenir ce qui a refusé d'être, change de nom et devient le parti des indépendants. Du même coup, les modérés sont poussés vers la droite. Charles Dupuy, républicain obstinément constitutionnel, prend la Présidence du Conseil et offre à Poincaré son premier portefeuille.

Heureuse époque, Messieurs, où les scandales politiques commencent comme des croisades, s'achèvent par l'appel au pouvoir des jeunes et des avocats et consolident la République!

Raymond Poincaré avait débuté sous le patronat de Jules Develle, qui devenu ministre de l'Agriculture, en avait fait son chef de cabinet. Il avait aussitôt pris goût à la politique, comme à tout ce qu'il aborde, parce qu'il

y domine. Quatre mois après, il était conseiller général, un an plus tard, député.

Arrivé à la Chambre, il ne s'était point pressé de prendre la parole.

S'il ne se préparait plus, il attendait encore.

D'une attente patiente, tenace, réfléchie.

Il ne guettait pas l'occasion d'être brillant, mais l'instant d'être utile.

Il ne voulait pas d'un début sonore qui n'eut fait noter que son talent. Il voulait, à travers son éloquence, faire entendre ses convictions et imposer son caractère.

Ce n'est pas à ses électeurs meusiens qu'il entendait faire sa première profession de foi, c'est à la France tout entière, que représente à ses yeux le Parlement.

Ce fut au cours de la discussion générale du budget de l'exercice 1891. Deux orateurs seulement étaient inscrits, et contre le budget. De son banc, Poincaré proposa : « Si la Chambre désire qu'un orateur parle *pour*, l'un des membres de la Commission est prêt ».

Alors, Messieurs, le pays fit connaissance avec Poincaré.

Défendant la thèse de l'incorporation du budget extraordinaire de la guerre, dans le budget général, il en explique la nécessité, car malgré l'immédiate apparence d'un gonflement de la dette, elle est un germe certain d'économie future.

Enfin il fait son premier appel au courage fiscal et à l'union de tous, pour assurer au pays une défense armée, gage de paix et de sécurité.

Cette exigence du dévouement civil, c'est la rude vertu

du Lorrain qui parlera beaucoup aux hommes de leurs devoirs, et bien peu de leurs droits.

Cette préférence qu'il donne à la réforme lointaine, mais durable, sur l'amendement éphémère, c'est toute la noblesse de sa politique qui s'efforcera toujours de faire apparaître aux yeux de la majorité « les intérêts permanents de la patrie », car pour lui « les Chambres ne représentent pas une heure de l'histoire, elles ont à la fois charge du passé et de l'avenir ».

Ce n'était pas un jeune député intervenant, téméraire, dans un débat, mais un homme d'État faisant, par anticipation, l'exact résumé de ses déclarations de gouvernement.

Et dans la clarté de son talent.

Les chiffres ne sont pas, pour ce politique, un langage inintelligible qu'il livre aux services administratifs, mais des signes précis, asservis à sa pensée.

Ce lettré sait qu'un théorème ne s'inscrit pas en tête d'un raisonnement, mais en est l'exact fruit, et sa pensée va, inlassablement, de la vérité éparse dans les faits, vers l'idée générale.

Son éloquence, directe, incisive, s'impose.

Il ne s'attarde ni au couplet, ni au trait d'esprit, ni aux vues métaphysiques qui risquent de distraire l'attention de l'objet même du débat.

Il expose, sans hâte et sans nervosité, des propositions successives d'une telle mesure, d'une telle logique qu'elles apparaissent comme des évidences anciennes.

Son public n'est point charmé, il est soumis : il n'a

pas le sentiment de céder à une séduction intéressée, mais la conviction d'écouter une leçon impartiale.

Sa pensée grave, sa parole brève, son immobilité, ne sont point d'un tribun. Mais il ne cherche pas à entraîner des foules.

Il veut, à travers la studieuse attention de ses représentants, convaincre le pays.

Thiers souhaitait à la convalescence de la France une République en demi-teinte, dont il serait le guide, paternel... et amusé. A la tribune, il jouait les *Philinte*, encensait un parti, se retournait brusquement pour consoler l'autre moitié de l'hémicycle, trouvait au trésor de sa prodigieuse culture le bouquet final qui ravissait les délicats. C'était la dictature de la persuasion, peut-être, c'était encore une dictature.

Poincaré est résolument républicain; il a compris que dans une démocratie, le pouvoir n'est pas un monologue, agressif ou prometteur comme dans les modernes dictatures, perpétuel et pesant comme dans les monarchies anciennes, mais un dialogue multiple ayant la majorité parlementaire pour arbitre, et l'innombrable murmure des voix nationales pour unisson.

Alors, attentif, anxieux, il se penchera sans lassitude, pour que résonne au plus profond de lui-même la voix de son pays.

Lucide, il ne confond pas l'inspiration qui commande dans sa pensée obstinée, avec les volontés confuses, inexprimées qu'il faut deviner dans les âmes étrangères.

Cicéron prodiguait son conseil à toutes les heures du jour. Poincaré répondra, de sa main, pour être plus proche encore de qui l'interroge, à toutes les questions, à tous les reproches que chaque matin lui porte d'un coin de la France.

Il n'entend pas gouverner en despote éclairé, inquiet, torturé, craignant les intrigues des grands et la révolte des petits, protégeant sa personne par des gardes et son œuvre par le secret.

Il entend administrer sous les yeux de tous, et sous la conduite de leur unanime approbation.

Et quand il percevra entre sa voix et celle de la Nation la moindre dissonance, il fera taire la sienne.

Il ne veut pas sauver le pays malgré lui, en le privant d'une liberté, mais il lui fera comprendre la vanité des tumultes passagers, quand il s'agira d'assurer un destin à une tradition nationale.

Poincaré, homme d'État, s'était déclaré dans Poincaré.

Ce fut environ cette époque que l'avocat à son tour se révéla en Poincaré.

Le 6 juillet 1896, Edmond de Goncourt mourait dans les bras d'Alphonse Daudet.

Celui qui avait cherché dans le sable oublié des jardins de Trianon le subtil entrelacs des pas de Marie-Antoinette, n'avait pas été qu'un rêveur du passé. Ses joies étaient rythmées par les dîners de Magny et encore par les déjeuners du « Bœuf nature », où se rencontraient Claude Bernard, Mérimée, Flaubert, Renan et Fromen-

tin. On y dégustait surtout, de l'aveu même de Goncourt, du « confrère saignant! ».

Edmond de Goncourt y conçut le projet d'une jeune Académie, qui ne serait pas tout à fait la sœur de l'autre, mais un cénacle turbulent, fantaisiste et railleur... Hélas, ce n'est que la pierre figée des portails gothiques qui retient les vierges folles de vieillir et devenir sages!

Par son testament, il instituait deux légataires universels, Hennique et Alphonse Daudet, chargés de fonder l'Académie Goncourt.

Edmond de Goncourt, depuis la mort de son frère Jules, ne se connaissait plus de famille. Elle se révéla, après son décès!

Éternel chassé-croisé des indifférences et des cupidités contre lequel Poincaré s'indigne avec violence : « Aujourd'hui un homme meurt, qui a aimé les lettres, qui leur a donné sa vie et veut leur laisser sa dernière pensée. Demain, un autre homme peut mourir qui, par gratitude pour la science, voudra laisser derrière lui une œuvre scientifique, une institution de bienfaisance, que sais-je encore! Toutes ces semences jetées par des volontés libres pourraient germer pour le bien de la patrie. Ne doivent-elles donc lever dans le sillon que pour des héritiers d'occasion, moissonneurs de passage ou glaneurs de rencontre! »

En justifiant Goncourt, Poincaré se révélait lui-même et la péroraison de sa plaidoirie devait parfaire sa confiance : « Planter, bâtir, fonder, c'est toujours essayer

de laisser après la mort une parcelle de vie, et de mettre dans la mobilité de ce qui passe un peu de l'immobilité de ce qui dure. »

C'est par la généreuse croyance en des œuvres éternelles que ce sage paya son tribut à l'illusion.

Ce besoin de la durée, ce goût du définitif lui donnent encore le dédain de la parole éphémère. Alors, il écrit ses plaidoiries, il écrit ses discours; il écrit pour être relu.

Il écrit encore par souci de l'achevé, de l'utile, pour soumettre aux magistrats un exposé juridique d'une telle rigueur, d'une telle clarté, qu'il les tente, comme un dispositif offert.

Il écrit, parce que la lumineuse maîtrise de son raisonnement jaillit d'un vol droit jusqu'au sommet des questions et que la précision définitive de la parole écrite n'a plus qu'à le transcrire.

Il écrit parce que la tranquille sûreté de son intelligence lui fait ignorer les désespoirs successifs des rêveurs insatisfaits.

S'il prend la plume pour préciser une pensée, fixer le récit d'un effort, faire revivre un souvenir et lui donner un destin, l'écriture est encore pour lui le geste facile et monotone qui libère la conscience et rythme le songe, la confiance faite à soi-même qu'un regret peut détruire, l'austère volupté de s'exprimer dans une forme parfaite pour la solitude d'un soir studieux.

Il ignore l'angoisse de créer.

Nous nous plaisons à imaginer Waldeck-Rousseau cherchant, dans les fluides contours d'une aquarelle

esquissée, l'insaisissable émotion qui ne sait pas s'écrire, Viviani, éprouvant, dans le parc de Seine-Port, les sanglots de sa voix qui ajoutent leur mystère à sa pensée.

Pour ceux-là, le chemin décevant de la perfection ne connaît pas de fin. Ils la poursuivent et elle les fuit, leur murmurant : je suis moins dans la musique de la parole que dans l'étendue du silence, moins dans l'éblouissement des couleurs que dans la profondeur des nuits.

Alors, ils écoutent l'écho de leur génie, et ne le reconnaissent plus.... Tels ces sculpteurs de la Grèce archaïque, qui, dans la joie, taillaient le marbre au soleil, l'obscurité venue, éclairant leur ébauche aux flambeaux frissonnants, contemplaient, désespérés, l'ombre maladroitement où ils croyaient avoir tracé le sourire de Minerve.

Pour Poincaré, les chemins rectilignes de la raison trouvent leur carrefour dans le discours accessible, fidèle à la pensée claire.

N'ayant point cherché l'inexprimable, il a trouvé la conviction. C'était rendre à l'éloquence judiciaire sa mesure, et sa fin.

Sa parole ne lassait pas, car elle n'exigeait aucun effort.

On ne soupçonnait pas qu'on admettrait un jour que les peintres s'exprimassent par des taches, les auteurs dramatiques par des décors, et les avocats par des allusions.

La plaidoirie n'était pas encore impressionniste.

Elle se déroulait, lente, peut-être, mais complète, et ne suggérait pas plus de scrupules au juge, que d'énigmes

au lecteur, un roman d'Alphonse Daudet qui dit tout au long et dans une langue intelligible, la naissance, la vie et la mort de son héros.

La culture n'était pas devenue cette boîte à accessoires où le styliste puise matière à se griser dans le prestige irisé des mots creux ou des pensées empruntées.

Que ce soit dans les contes de Jules Lemaitre, les essais d'Anatole France, ou les plaidoiries de Poincaré, elle était incorporée à la pensée elle-même, et si elle fleurissait parfois au détour d'une phrase, c'était pour ajouter à la conviction fragile des raisonnements isolés l'émouvant témoignage de la mémoire humaine.

On a beaucoup écrit, Messieurs, sur la parenté des Lettres et du Barreau, depuis que, sous Richelieu, les portes de l'Académie se sont ouvertes pour nous, quand, dans le clair-obscur de la lanterne de la grand'chambre, étincelaient les ferrets des dames de la Cour venues entendre plaider Patru.

Il devint Académicien, sept ans avant Corneille, quatre ans après le Cid, ce qui faisait grand honneur... tout au moins au Barreau.

Les avocats, placés entre les pensées et les passions de leur temps, parlent tout naturellement le langage de l'heure, et parfois avec une si grandiose maîtrise que comme ces forts souffles de vent que la forêt suit de ses cimes ployées, certains mots qui volent savent courber les cœurs.

Mais ils sont surtout au centre des litiges et s'adressant

à des juges pour obtenir une émotion immédiate, il ne leur est permis, ni de faire revivre des grâces surannées, ni d'être des novateurs.

Seuls les conteurs des légendes anciennes peuvent écrire la musique de l'avenir.

Aussi l'art des avocats vient-il davantage des lettres, qu'il n'y retourne. Mais ils ont magnifiquement payé ces dons inconscients que leur font les rêveurs.

Ils les libèrent chaque jour des réalités de la vie, car c'est là leur domaine, et ce sont leurs combats qui ont assuré aux créateurs la maîtrise de leur pensée.

Entre le Palais et les Lettres, il est moins une parenté mystérieuse et muette, qu'une alliance où les affinités s'interrogent et se répondent. Alliance d'amour pour le Barreau, faite du souvenir des heures d'adolescence, où l'imagination pénétrant l'impossible, nous faisait croire à la parole impérissable, faite du soin où l'on est d'approcher ce que l'on admire et du respect qui survit aux ambitions déçues. Alliance de raison pour les poètes, qui cherchent auprès de nous les sagesse de l'expérience, et nous confient leurs œuvres pour qu'elles soient perpétuées.

Alors, comme au large de l'Adriatique, les épousailles du Doge et de la mer, la réception, sous la coupole, d'un avocat est moins une récompense qu'une allégorie; et quand, le jeudi 9 décembre 1909, les portes mazarines s'ouvrirent pour Poincaré, il avait fait l'éloge de Jeanne d'Arc et celui de Pasteur, l'éloge de Fustel de Coulanges et celui de La Fontaine, brillé à la barre et dominé au

Parlement, sans doute, mais il avait encore plaidé, pour les frères Rosny, pour Paul Hervieu, pour Jules Verne, pour le sculpteur Gérôme, pour Paul Margueritte, pour les Sociétés des Gens de Lettres et des Compositeurs, et rendu, en les protégeant dans les plis de notre robe, un peu de ce que les Lettres et les Arts ont donné au Barreau.

* * *

Cependant, la menace de la guerre ne cessait de grandir.

Il semblait que les rudes préludes orchestrés par l'Allemagne depuis 1905 eussent ébranlé et multiplié les forces de guerre éparses dans le monde.

L'antique rêve africain de Rome, qui de siècle en siècle inspire les réveils de l'Italie, venait de se manifester : c'était, cette fois, en Tripolitaine.

L'Autriche-Hongrie, poussée à l'occident par l'Allemagne qui éclatait, dévalait en Bosnie-Herzégovine.

Et les gouvernements, attachés à quelque superstition d'une Europe immobile, croisèrent les axes traditionnels des relations internationales d'un réseau de traités et d'alliances.

Pour résoudre l'incident d'Agadir, ouvrir le Maroc à Lyautey, neutraliser les convoitises balkaniques et resserrer l'Entente Cordiale, la France appelle son avocat.

En un an, Poincaré a accompli sa tâche.

Mais les menaces se précisent et l'angoisse renaît.

Tout ce que Poincaré avait fait pour la paix, par le droit et par la diplomatie, un autre le demande à la ferveur et à l'émotion.

L'éloquence de Poincaré, stricte mathématique de la pensée, ne connaît pas de signes pour exprimer les notions confuses : il éclaire tout ce qu'il touche.

L'éloquence de Jaurès, généreux tumulte où l'on écoute son cœur, semble élargir le fleuve des mots et multiplier la forêt des symboles : il grandit tout ce qu'il défend.

A tout ce qu'a tenté l'un, on ne pourrait retrancher un mot.

A tout ce qu'a tenté l'autre, on ne pourrait ajouter un geste.

Pour celui-là, la frontière, inviolable mur mitoyen, monte la garde. Pour celui-ci, elle est la ligne sacrée où devraient s'échanger les amitiés humaines.

Il fallait Jaurès au dernier repos de la paix.

A la guerre, il fallait, témoin désolé, mais clairvoyant et sauveur, il fallait Poincaré.

Et comme si la France avait compris qu'il n'était qu'une place d'où il put veiller, soutenir les énergies et rompre les troubles, conseiller toujours et chacun, découvrir et libérer les forces providentielles, et, parmi cette direction, muette, torturante et sans repos, s'identifiant à tous, leur communiquer la conscience de la Patrie, elle l'avait porté à l'Élysée.

Alors, quand la guerre est là, il appelle les maîtres des

dissensions passées et si, devant la Chambre et le Sénat, Viviani saluant la France, pourra dire : « Regardez-la... elle porte dans une main qui ne tremble pas nos espérances et nos fiertés », c'est parce que Poincaré, commandant le plus noble des dialogues de la démocratie, avait dressé devant elle l'Union Sacrée.

Trois ans plus tard, faisant taire sa méfiance de Lorrain silencieux à l'égard d'un polémiste insolent, sa rancune d'homme d'État dont l'honneur est de consolider les gouvernements à l'égard de celui dont la gloire est de les défaire, sa rigueur d'homme scrupuleux jusqu'à l'extrême apparence, contre celui dont l'orgueil dédaignait l'opinion, sachant que, de leur commun amour du pays, surgirait la passion agissante qui saurait finir et gagner la guerre, il appela Clemenceau.

Courages ingrats, vertus rivales ; tandis que les poètes de l'action croient léguer aux horizons du futur la leçon définitive des ruines au soleil, les logiciens de la conscience, pour perpétuer les États, doivent effacer les destructions et apaiser les mémoires...

La France devait une seconde fois se déclarer dans Poincaré.

Quatre techniciens des finances et deux commissions d'experts s'étaient vainement succédé pour arrêter la baisse continue de la monnaie.

Et le pays, paralysé parmi ses richesses, s'aperçut, soudain qu'il manquait d'une certitude.

Huit ministères avaient proclamé des déclarations de

gouvernement dont les divergences inquiètes semblaient devant des majorités fuyantes.

Et le pays, paralysé parmi ses talents, s'aperçut soudain qu'il manquait d'une volonté.

Ainsi, cette pudeur qu'exige le maniement de l'or jusque dans le langage qui le concerne, suscitait des mots éteints, non plus de foi, mais de confiance, non plus d'union sacrée, mais de conciliation nationale.

Alors celui dont le destin semblait achevé, qui lui avait donné tous les honneurs, comprenant que l'attachement au passé cède à la tâche du jour, que chaque heure de grandeur contraint à une nouvelle heure d'effort, celui qui avait écrit : « seuls les morts ont le droit de se reposer », trouva dans sa discipline du travail la volonté de retourner à la peine, quotidiennement.

Et dix-huit mois durant, les promeneurs matinaux dans les Champs-Élysées dégagés un instant purent contempler le ponctuel passage de la voiture noire, qui partait de la rue Marbeau pour les Finances.

Inflexible trajet de la méditation au labeur.

Enfin, terrassant tout orgueil, comprenant que « vouloir rendre à notre monnaie par un effort progressif ininterrompu sa valeur ancienne, serait une noble ambition », mais qui eut conduit à des conséquences tragiques, il arrêta le redressement que lui seul avait permis.

Miracle de la confiance, sans doute, Messieurs, mais dans la mesure où l'autorité d'un nom est la synthèse d'un passé, dans la mesure où le prodige provisoire du

prestige est perpétué par l'effort dans la vérité des jours, dans la mesure où les hommes provoquent les miracles qu'ils méritent.

Poincaré était arrivé au sommet de sa gloire.

C'est l'instant, Messieurs, de nous demander ce qu'on lui reproche.

On lui reproche sa voix : une voix pointue, cantonnée dans les notes hautes, saccadée, sans nuances.

C'est vrai.

Poincaré avait une de ces voix sans grâce, dont le bâtonnier Rousse disait, en parlant de Barboux, mais en pensant à Cicéron, qu'elles étaient la petite consolation des envieux.

On lui reproche encore la rigueur de son attitude, son manque de familiarité, la dureté de son cœur.

C'est vrai, en apparence...

Mais laissons Poincaré se définir lui-même : « Nous brûlons et nous vibrons en dedans, nous autres Lorrains, c'est notre manière ».

C'est la manière des pays où il fait froid et où les sensibilités ne s'expriment qu'à la douce chaleur du foyer.

Et comment soupçonner de pauvreté d'émotion un homme dont toute la vie n'a été qu'une passion : la France. Pour lui, la patrie n'est pas seulement « la douceur des horizons familiers, la paix des tombes, la force des traditions... » mais encore, « un esprit vivant, une conscience ».

Cette ferveur du pays qui vit au secret de chacun de nous, diversement, car elle est innombrable, mais que par une étrange pudeur nous n'exprimons jamais, songez combien elle doit être souveraine dans l'âme de ce Lorrain farouche, pour que depuis son premier programme de gouvernement qui commande : « Pensez à la France d'abord », jusqu'à son message présidentiel de 1914 qui n'est qu'un cri : « Union sacrée », elle éclate dans chacune de ses paroles !

Et ceux qui lui reprochent son impassible dignité, ne peuvent même pas avec le poète lui crier : « Malheureux, n'as-tu donc jamais pleuré ! »

Trois fois, il fit au monde la confidence de ses larmes, et, deux fois, ce fut dans ce Palais.

Ce fut quand, blême d'angoisse devant cette plaque de bronze, il évoqua « les héros pâles des places et des jardins ».

Ce fut quand il serra sur son cœur Fernand Payen : le premier de ces collaborateurs, qui devenait bâtonnier.

Et c'était à Strasbourg.

Depuis trois mois déjà, une province se préparait à recevoir la France.

Tous les soirs, Kléber était trois fois fleuri, et si, à l'aube, le corps de garde étranger saccageait les trois couleurs, elles reflourissaient à minuit...

Les vieillards sortaient du bûcher le ruban vert et noir de 70.

Et les mères teignaient en bleu, teignaient en rouge, les draps des petits enfants.

Les gamins, dans la rue, serraient leur gilet, fiers de sentir leur poitrine constellée de cocardes.

Et le soir, après avoir planté des drapeaux sur des cartes, on préparait, maladroits, fervents, des guirlandes de papier.

Et quand enfin est venu le jour, toutes les jeunes filles, toutes les petites filles enjuponnées de vert, enjuponnées de rouges, dont les épaules et les nœuds noirs palpitaient au vent d'automne, s'en sont allées à la rencontre des soldats.

Un mois plus tard, après les uniformes, vinrent les habits noirs. C'était tout le Gouvernement, tout le Parlement.

Alors, du balcon de l'Hôtel de Ville, comme l'Alsace tout entière, rassemblée sur le Broglie, avec ses bras tendus, avec ses coques hautes, avec ses cris de joie semblait monter vers lui, Poincaré prononça son plus beau discours ; celui qui fut entendu dans des cœurs bouleversés qui se murmuraient inlassablement : « Ceux qui ont vu ces choses, ne pourront jamais les oublier... ».

* * *

Le rôle politique de Poincaré était achevé, et si nous le respectons, c'est aussi pour admirer qu'il n'ait jamais cessé d'être des nôtres, réalisant avec simplicité l'idéal du Barreau : défendre les libertés, conserver le droit.

Et c'est peut-être à cela que vous songiez, quand vous

l'observiez aux mardis du Conseil, opinant ou muet sous la chancelière de Choiseul, quand vous l'applaudissiez aux séances de décembre, comme l'allusion d'un orateur ambitieux d'éveiller vos orgueils au seul bruit de son nom, lui faisait détourner les yeux au bout de cette table, et encore, qu'il avait dit : « La France ne veut que ce que veulent les avocats : la Vérité et la Justice ».

Et parce que ces mots résumaient quarante ans pendant quoi il avait tout observé, tout connu, tout éprouvé de la vie de son pays, parce qu'ils avaient été la devise de son effort et de ses victoires, il vous demanda de devenir votre bâtonnier.

Nostalgie des grandeurs intimes et fidèles qui ne sont point soumises au jugement de l'Histoire. Peut-être, mais encore, et comme le voyageur dont parlent les poètes, harmonie suprême voulue par un homme d'achever son âge entre les siens et de leur porter l'œuvre de sa vie, qu'ils avaient préparée.

Le bâtonnier Poincaré avait senti « battre à l'unisson de son cœur le cœur des témoins de sa vie », mais il n'était revenu dans sa demeure que pour atteindre l'horizon de son destin et son regard de reconnaissance fut un regard d'adieu.

Alors il se réfugia dans sa Lorraine.

Quand ses amis venaient le trouver, dans sa solitude, et lui parlaient d'une heure passée, ou d'une réforme nouvelle, il murmurait : « Je sais, je sais », et il entreprit sa dernière tâche, celle de dire ce qu'il savait.

Lorsque Goëthe écrivit ses mémoires, reconnaissant sa

faiblesse d'homme attaché aux glorieux souvenirs, il mit en tête de la première page : « Poésie et Vérité » !

Poincaré, dans un message d'une minutieuse exactitude, exposa le drame qu'il vécut au service de la France.

Alors, cette grâce que, ni la séduction de la jeunesse, ni l'aurole des pouvoirs n'avaient su lui donner, la misère physique, la retraite, un long acquit de culture et de souffrance vinrent la poser sur lui.

Les cheveux d'une couleur incertaine étaient devenus blancs et soyeux.

Le regard avait l'air de venir de l'âme, du fond des orbites creusées.

La raideur n'était plus la sévère expression d'une âpre réserve, mais la douloureuse image de l'immobilité.

L'âge avait adouci le contour des joues, disjoint les lèvres serrées, et l'on voyait enfin, éclairant ce visage, l'invisible sourire dont on avait parlé...

Le 15 octobre 1934, il acquit son repos.

Et quand on ouvrit son testament, on sut que sa dernière pensée avait été pour nous.

A travers sa jeunesse, rêvant à l'avenir de la nôtre, il souhaitait que d'autres destins commencent au Palais, qui serviront la France.

Et dans la modestie de son âme, trouvant le plus grand honneur qu'il pouvait nous faire, il revêtait de sa robe un avocat stagiaire.

Lorsque, parmi les ombres évanouies dans le passé, nous évoquons celles que le sortilège de la légende fait renaître, chaque soir de leur immortalité, dans les veilles des poètes et le sommeil des enfants, c'est pour apercevoir que nous préférons en elles quelque grande faute à pardonner, quelque grande misère à consoler.

Et c'est peut-être l'une des pures formes du patriotisme que cette illusion de protéger nos héros entre nos bras.

C'est aussi qu'il faut une part d'impénétrable pour modeler les gloires et qu'elles doivent à la défaite et à la blessure que la mort retient sur les visages, l'inexprimé, l'inguérissable, qui les livrent à notre rêve.

Dans l'œuvre de Poincaré, il n'est point de mystère, il n'est rien d'inachevé.

Elle est accessible comme le trait droit que la pensée humaine inscrit sur une page blanche.

Elle s'impose, comme la ligne où s'arrête entre le ciel et la terre notre vision du monde.

Elle est définitive, comme ces dessins rigoureux dont le contour s'est soumis à la forme, au poids, à la valeur du réel.

Alors, c'est encore dans la vérité que se prolongera la vie de cet homme, qui découragera la légende, parce qu'elle ne pourra pas dépasser son histoire.